Pierre Rolle

Sociologue, directeur de recherches au CNRS.

Les vies de Pierre Naville

Un colloque sur l' apport de Pierre Naville à la sociologie, s'est tenu à l' automne 2004 ContreTemps *publie ici les deux communications faites à cette occasion par Pierre Rolle : celle qui, ouvrant le colloque présente la place de Naville dans la sociologie contemporaine ; et celle portant sur la pensée de Naville revisitée à travers son œuvre majeure,* Le Nouveau Léviathan.

1 • **Je suis très sensible à l'honneur qui m'est fait d'avoir à introduire** ces journées consacrées à Pierre Naville. Cet honneur m'est revenu parce que j'ai fréquenté Naville pendant plus de trente ans, et que j'ai longtemps travaillé avec lui sur des questions de sociologie. D'autres l'ont connu dans des circonstances différentes, qui auraient pu également dire leur rencontre avec cet esprit si étonnamment libre, attester aussi bien que moi de son infatigable curiosité, et décrire d'autres étapes de son étrange parcours de solitaire au milieu de tant de groupes, de partis politiques, de comités de rédaction, d'équipes scientifiques qu'il a traversés, et bien souvent rassemblés lui-même. J'observe en passant que si Naville s'est vu appliquer bien des qualificatifs, de poète à militant, de psychologue à logicien, personne à ma connaissance ne l'a regardé comme un historien. J'attends donc avec beaucoup d'intérêt ce qui va se passer aux cours de ces journées. Comment va-t-on obtenir une image, ou plusieurs peut être, de Pierre Naville, et l'extraire des événements auxquels il a été mêlé depuis sa naissance jusqu'à sa mort ? Et comment va-t-on, en suivant Pierre Naville, composer une chronique de ce siècle qu'il a parcouru selon un itinéraire si personnel ? Comment va-t-on construire ce personnage en dehors de son histoire, et l'histoire de son monde en dehors de ce témoin ?

2 • J'ai eu la chance de rencontrer Naville au Centre national de la recherche scientifique, une institution d'après-guerre qui n'existe plus. On y était recruté, en sociologie tout au moins, pour développer une idée originale, qui pouvait être la visée d'une observation inédite, ou la mise à l'épreuve d'une théorie. On entrait donc dans ce CNRS-là sur un projet personnel, et l'on rassemblait ensuite les compétences pour le réaliser. Dans celui d'aujourd'hui, où Naville ne serait plus accepté, on entre sur ses titres académiques, pour travailler au moyen de contrats sur des projets étrangers.

De diplômes universitaires, Naville n'en avait guère, tout juste une licence de philosophie, peut-être ? On lui a reproché cette carence plus ou moins ouvertement, sans jamais pour autant prétendre qu'elle signalait une absence de savoirs. Comment l'aurait-on pu, d'ailleurs ? Transféré de la section de psychologie à celle de sociologie, il était devenu en quelques mois, grâce à une capacité et une vitesse de travail exceptionnelles, l'un de ses spécialistes les plus érudits.

Pour lui, il ne regrettait nullement d'avoir manqué quelques années d'université. Plus encore : il n'a pas choisi comme collaborateurs de jeunes diplômés, mais les a recrutés de préférence parmi des personnes qui avaient œuvré au sein d'institutions diverses, des syndicalistes, des politiques, des administratifs. Naville en effet ne concevait pas la sociologie comme une tentative de décrire la réalité, à l'usage des gouvernants qui cherchent à la modeler, ou à en tirer profit. Il donnait à cette science l'objectif premier de localiser et d'analyser les mécanismes qui produisent la configuration de notre présent sans doute, mais qui surtout construisent notre avenir, lequel se présente ainsi comme accessible, éventuellement, à une action collective. C'est pourquoi, il croyait utile d'employer des chercheurs avertis qui, ayant déjà expérimenté les détours et les pittoresques de l'existence sociale, ne s'en étonneraient pas, mais s'attacheraient à en identifier les ressorts. Leurs convictions politiques précises ne lui importaient guère. Il était d'ailleurs, dans son laboratoire, le seul représentant de son parti, le PSU, parmi des communistes orthodoxes, disons staliniens, des gauchistes, des sociaux-démocrates, et même des gens de droite. L'équipe ainsi constituée était en résonance avec les débats de cette époque de reconstruction. On n'y discutait pas seulement de l'évolution des postes et des gestes de travail, mais aussi de problèmes moins traditionnels en sociologie, comme la mesure de la qualification, la durée du travail, le salaire social, ou les migrations ouvrières.

On le sait, et Naville mieux que personne : toute assertion sociologique, par une diffraction nécessaire, entraîne des affirmations apparentées dans l'espace et le temps du politique, qui sont autres que celles de la science. Cette tension constitutive des sciences sociales, comment se manifestait-elle ? Les perspectives de Naville marquaient fortement sa pratique de sociologue, mais seulement par le refus délibéré d'inventorier les formes sociales telles qu'elles apparaissent cristallisées dans le présent, où elles ont l'air de réalités naturelles. Cette posture de recherche était originale alors, et peut-être l'est-elle encore en partie. Combien de notions qui nous sont communes affirment obscurément une cohérence essentielle des groupes, la convergence des actions, la primauté du

consensus sur la relation, la conformité des réalités à leurs codifications juridiques ? Combien se réfèrent à des espaces indéfinis, mais déclarés homogènes, et enfermés dans des frontières prétendument stables ? C'est ainsi que l'on parle de société, ou d'identités, alors que les nations se transforment chaque jour, que les cultures se confrontent et peu à peu se confondent, et que la sphère des échanges modifie sans cesse ses agencements, ses contours et ses acteurs. On décrit des marchés théoriques qui se répondraient à travers on ne sait quel territoire, alors que les marchandises cherchent leurs débouchés là où ne se trouvent pas leurs travailleurs, qui courent après le travail là où l'a ancré pour un temps le capital ? Il faudrait se demander dans quel monde se déroulent les rencontres et les négociations que les économistes imaginent entre les producteurs, les financiers, les consommateurs, alors que ces derniers sont dispersés sur toute notre planète ? On devra un jour admettre qu'en sociologie, l'équilibre innocemment supposé n'est en fait qu'un moment du développement et de la crise, et la totalité un artefact du mouvement. Sans doute peut-il y avoir sens à composer un tableau de notre actualité. Il y en a davantage à décrire les relations sociales entremêlées dans leurs durées propres, leurs cycles, leurs périodes, leur reproduction, et à restituer les tensions multiples instaurées entre elles. Allons plus loin : il n'y a aucune raison de supposer que ces formes temporelles s'accomplissent et se révèlent en totalité lorsqu'on les fait s'achever dans le présent où nous nous trouvons. L'analyse ne sera vraiment pertinente que lorsqu'elle englobera le futur au même titre que le passé.

3 • Voilà, me semble-t-il, quel rapport à la fois essentiel et distant le souci du politique maintenait, selon Naville, avec la recherche sociologique. Cette perspective entretenait, dans notre laboratoire, le sentiment d'ouvrir des chemins inconnus et peut-être prometteurs, et suscitait un plaisir chaque jour renouvelé de la quête et de la découverte que, pour ma part, je n'ai jamais retrouvé ailleurs. Pourtant, c'est sans doute cette posture qui a provoqué la plus grave des méprises. Naville voyait dans l'action militante une source perpétuelle d'interrogations, alors qu'au vu des événements qu'il avait traversés, et des positions publiques qu'il avait prises autrefois, on le soupçonnait paradoxalement de dogmatisme. Peu de gens ont compris que l'initiative politique était pour lui une expérience sociale, au même titre que l'enquête sociologique, bien qu'avec des enjeux et des acteurs fort différents. Il faut sans doute dire plus encore. À savoir que ces tentatives diverses ne sont que des composantes d'une immense recherche collective en cours dans tous les domaines, par laquelle la société se met elle-même à l'épreuve, à travers l'art et la logique comme dans l'affrontement de classes, recherche qui se poursuit aussi bien dans l'insurrection surréaliste que dans les tâtonnements de la révolution russe, dans les parlements et les laboratoires comme sur les champs de bataille du globe.

Qu'est-ce en fin de compte que la science, sinon la mise en forme économique des savoirs acquis par le groupe humain au cours de ses tentatives pour explorer, utiliser et maîtriser l'univers tant social que physique ? Ces savoirs doivent, au moins virtuellement, être ratifiés par tous les membres de ce groupe. Ils s'élaborent au cours de l'échange des expériences et de la combinaison des actions qui forment la trame de toute vie collective. Toutes les sciences, en conséquence, sont humaines, édifiées par la collaboration et la confrontation des observateurs. Si la sociologie doit être scientifique, elle devra à son tour suivre cette démarche. C'est pourquoi Naville a tenté sans cesse d'instituer des occasions de rencontre, le Groupe d'épistémologie par exemple, ou des revues que le CNRS n'acceptait que de mauvais gré, et supprimait aussitôt qu'il en trouvait le prétexte. Là encore, s'est développé le même malentendu. La curiosité de Naville, ses scrupules, son envie de connaître des pensées étrangères à la sienne qu'il se proposait d'examiner, d'adopter, de relativiser, ou d'écarter, tous ces élans se heurtaient à une règle implicite de la communauté. Sauf exceptions qui, aussitôt, faisaient événement, les sociologues ne mentionnaient les travaux de leurs collègues que pour les louanger, ou, au mieux, pour les soumettre à des critiques mineures. Le souci d'information de Naville devait ainsi passer, auprès de beaucoup, pour une agression. Les débats qu'il organisait étaient vécus parfois comme des comparutions devant un tribunal.

Il faut dire que Naville, en même temps qu'il déconcertait des universitaires diplômés, avait de quoi inquiéter les bien-pensants, que ce soit ceux des vieilles élites ou les nouveaux venus, issus, à la faveur de la guerre, du mouvement ouvrier. Fils d'une famille irréprochable pourtant, Naville avait été membre de ce groupe surréaliste qui, horrifié par les massacres de la Première Guerre mondiale, voulait échapper à la raison administrative et marchande qui les avait provoqués. Avec ces gens, à la recherche d'une nouvelle définition de l'homme, il avait eu l'occasion d'accomplir bien des actions répréhensibles, prendre le parti de l'Allemagne vaincue, insulter un ambassadeur de France, louanger des meurtriers pour la qualité de leur révolte, et, pendant l'insurrection du Rif, approuver les rebelles qui attaquaient l'armée française. S'en était-il tenu là ? Irrité des équivoques de la révolution surréaliste, il était entré au Parti communiste, qu'il avait à son tour jugé inefficace. En fin de compte il avait rejoint la phalange des révolutionnaires regroupés autour de Trotski, où l'on ne savait pas trop ce qu'il avait pu faire.

Cette suspicion, voire cette hostilité, qui entouraient Naville au CNRS, le poussaient à respecter au plus juste les procédures de l'institution, sans toutefois

y parvenir. J'ose le dire : ce mauvais sujet, qui fut mon maître pendant plus de vingt ans, était aussi un mauvais maître. Un mauvais maître selon les habitudes et les règles de l'institution, s'entend. Il ne savait pas comment se comporter dans une relation de subordination, qu'il ne voulait ni subir ni exercer. La position de l'enseignant, comme toutes celles des dirigeants universitaires, leaders d'opinion, homme d'influence ou homme d'État, où l'on jouit du privilège de celui qui sait et juge, tous ces rôles enviés répugnaient à sa courtoisie première et contrariaient sa conception de la recherche comme élaboration collective. De ce fait, travailler avec lui n'était pas chose aisée, et exigeait souvent beaucoup d'efforts, bénéfiques il est vrai. Il donnait à ses collaborateurs quelques indications sur ses projets et, comme en s'excusant, annonçait vaguement ce qu'il attendait de nous, nous proposait des lectures, et se justifiait en concluant : « comme vous le savez… » Mais, justement, nous ne savions pas. Et nous devions retrouver en tâtonnant ses intentions ultimes à partir de ces rares indices.

Au demeurant, il accueillait nos projets et nos tentatives de rédaction avec une grande indulgence, mais se refusait à donner un jugement d'ensemble. Tout au plus discutait-il une de nos assertion, ou le vocabulaire utilisé, et nous conseillait-il des livres qui manquaient à notre réflexion. Or, l'institution de recherche qui nous employait tous était déjà, à cette époque, pénétrée du besoin de contrôler, de classer, de hiérarchiser, d'évaluer, de sanctionner, et nous espérions en conséquence obtenir de Naville une estimation rassurante de nos travaux. Il fallait alors le forcer à prendre le rôle de précepteur, ou de censeur. Il le jouait avec tant de maladresse et de réticences qu'il en devenait brusque, et même blessant.

Il lui arrivait de réagir tout aussi rudement lorsqu'il jugeait que son interlocuteur, en dépit de ses dires, n'avait pas examiné soigneusement le sujet dont il prétendait débattre. De ces façons de faire, qui traduisaient d'abord un impatient désir de savoir, de comprendre et de rassembler, on lui faisait facilement grief. Et de bien d'autres méfaits encore. Pour s'en tenir au domaine de la recherche, on se souvenait qu'il avait tenté, autrefois, de remplacer la vieille et humaniste psychologie de la conscience par une science du comportement, c'est-à-dire de l'organisme en situation. On ne voulait paradoxalement y voir qu'une méprise, une application aveugle des schémas mécaniques. N'avait-il pas également troublé naguère la bonne conscience des agents de l'orientation professionnelle, lesquels, cherchant honnêtement à adapter les aptitudes à des emplois salariés, s'étaient vus accuser de soumettre la plasticité humaine aux besoins des employeurs ? Ces thèses, pour certains scandaleuses, n'ont guère été discutées, quelquefois dénaturées, et le plus souvent dénoncées sans plus d'examen.

On a voulu voir, dans cette recherche des conditions de la liberté, le déni de la liberté, et dans l'invitation au débat, la conviction d'un dogmatique. Homme libre, au fond toujours solitaire, dans un milieu universitaire partagé en de multiples factions, on a soupçonné Naville d'appartenir à une faction lui aussi, mais mystérieuse. Ces malentendus, il dédaignait de les lever, ou s'en croyait incapable. Il se contentait de travailler la sociologie avec tant d'imagination et de rigueur que, étudiant aujourd'hui encore la qualification, les emplois tertiaires, ou l'automatisme, on retrouve nécessairement son apport, et l'on doit même bien souvent reprendre les termes mêmes qu'il a forgés alors.

4 • Je ne m'autoriserai nullement de cette familiarité avec Pierre Naville pour trancher les questions que nous allons devoir nous poser. Je ne l'ai connu, d'ailleurs, que dans quelques-unes de ses activités, mais bien peu dans ses engagements militants, que je ne partageais pas. Cependant, bien que l'on ne voie jamais les hommes comme les objets que partiellement, et toujours de profil, on a le sentiment de les rencontrer tout entier. C'est pourquoi, j'incline à croire que, dans d'autres milieux, Naville était le même être curieux, volontaire et sensible que dans son laboratoire ou sa maison.

Mais, précisément, était-il le même aux divers moments de son existence, dans ses interventions dans tant d'événements et d'institutions disparates ? Ou bien faut-il parler de ses multiples vies, s'interroger sur la cohérence de ses partis pris successifs ? On les connaît : le surréalisme, l'opposition communiste, les nouvelles organisations de gauche de l'après-guerre… Ou encore, dans un autre registre : la littérature, la politique, la science, l'art militaire. Il faudrait d'ailleurs ajouter la peinture, qu'il pratiqua toujours, et qui fut l'occasion de sa première dissension avec Breton. Dans chacune de ces disciplines, Naville adopta entièrement les contraintes qui la définissent, se plia à ses techniques, avant de s'autoriser bien des libertés. Est-il possible dans ces conditions de distinguer l'éventuelle constante d'une inspiration personnelle de ses opérations, et donc de la variété des logiques, des mises en ordre, des axiomatiques propres à chacun des domaines parcourus ? Est-ce que ce projet ne conduit pas à distinguer, parmi les situations et les incidents auxquels il fut mêlé, ceux qu'il aurait dominés, et ceux qu'il aurait subis, et à chercher des traits de son activité ou des instants où il aurait été plus Naville qu'à d'autres ? Sans doute convient-il, pour mieux les saisir, d'instituer l'un en face de l'autre et l'histoire, et les sujets de l'histoire. Mais ce n'est là qu'un artifice de méthode. Il semble que l'on puisse tout aussi légitimement présenter Naville comme un doctrinaire, modifiant perpétuellement ses thèses pour mieux préserver sa doctrine, ou comme un praticien apprenant des diverses disciplines qu'il découvre tout à tour, comme des péripéties du temps, ou un analyste

obstiné de l'automatisme, celui du comportement tout d'abord, puis celui de l'atelier industriel, ou un révolté rigoureux cherchant les moyens d'une liberté concrète dans tous les épisodes qu'il traverse… Il apparaîtra alors, selon le regard que l'on porte sur lui, un être un et multiple, comme tout le monde.

Bien entendu, nous ne nous posions pas une telle question, qui ne concerne que les morts. Les vivants, lorsqu'on les interroge sur les discordances de leurs comportements, répondent ordinairement par une justification inattendue qui ajoute encore à l'énigme. Impossible donc, sur ce point, de se référer à Naville lui-même. Tout au plus peut-on rapporter les jugements qu'il portait sur certaines représentations de lui-même, qui avaient cours alors. D'abord, s'il parlait toujours de Trotski avec déférence et une sorte d'affection, il refusait avec impatience la qualité de trotskiste, qui ne signifiait rien à ses yeux, ni pour lui ni pour les autres.

On ne s'étonne pas assez, aujourd'hui, que le terme de trotskiste soit si communément utilisé, pour désigner on ne sait trop quoi, il est vrai. Ce que l'on dit « trotskiste » est-il un mode d'organisation politique, une stratégie de prise de pouvoir, une doctrine, un parti ? Ou bien, comme il semble souvent, une posture qui consiste à surenchérir sur les revendications des autres partis, une sorte de social-démocratie extrémiste ? On conviendra que Trotski n'a pour sa part rien prétendu de tel. Quel principe d'analyse revendique-t-il, qui lui soit propre ? Ce que l'on appelle la théorie de la révolution permanente, n'est en fait que la mise en forme d'une analyse partagée par bien d'autres, Parvus, ou même Lénine. La révolution en Russie, pays où la structure de classe est difforme et incohérente, ne peut aboutir à aucun état stable, et doit, selon les circonstances extérieures, glisser vers d'autres configurations de pouvoir. En d'autres termes, la conquête de l'État tsariste n'offre pas l'occasion de réaliser un nouveau paradigme de société, ni d'effectuer ce saut bizarre de la nécessité dans la liberté promis par les anciens écrits. Les événements soviétiques composent seulement l'une des figures transitoires, et difficilement déchiffrables, que suscite la dynamique des sociétés contemporaines. Qu'est-ce alors que l'action politique ? Une expérimentation, où l'on éprouve, dans une situation chaque fois particulière, la capacité collective à chevaucher et à infléchir cette dynamique.

Il ne peut plus être question aujourd'hui de rejouer les scénarios de la révolution russe. Y-a t-il sens à parier sur l'échec de la social-démocratie, et à renchérir sur elle, comme en 1917, où le gouvernement qui promettait la paix et le pain ne pouvait de toute évidence obtenir ni l'un ni l'autre ? On n'oubliera pas Trotski pour autant. Une analyse rigoureuse du présent, s'exprimant dans une stratégie, voilà ce qu'il préconisait à chaque période de sa vie. C'est pourquoi il conçoit un certain nombre de programmes politiques, dont aucun n'a de portée de nos jours, mais seulement sa méthode peut-être, qui oblige précisément à abandonner sans regret les vérités d'hier, et les organisations surannées.

5 • Autre épithète que Naville refusait, alors même qu'on la lui décernait le plus souvent comme un compliment, celle d'encyclopédiste. Il recevait cet hommage équivoque avec mauvaise humeur, et même exaspération. Il y voyait un moyen encore d'éviter la discussion de ses propres thèses. L'évocation de la pléiade d'auteurs admirables rassemblés par Diderot pourrait être flatteuse, si elle n'était pas écrasante. Mais que désigne-t-on communément, de nos jours, par le terme d'encyclopédiste ? Un érudit, qui accumule des connaissances dans de multiples domaines sans souci de les proportionner à une problématique précise. Dans la mesure où il néglige les frontières et les logiques spécifiques à chaque étude, il peut être accusé d'ignorer ou d'annihiler le mouvement même de la science. Naville refusait de se reconnaître dans ce personnage de collectionneur, ou de lunatique. S'il franchissait constamment les cloisons entre les disciplines, c'est parce qu'il jugeait que ces découpages, loin d'être naturels, ont été élevés par d'anciennes théories trop facilement admises, qu'il faut soumettre de nouveau à un examen plus exigeant, et fixées par les traditions académiques. Selon lui, les découvertes à faire se trouvent évidemment dans les territoires disputés, ou oubliés, par les vieilles axiomatiques.

Parler à son propos d'encyclopédisme, alors qu'il se sentait toujours mal formé et insuffisamment informé, c'était aux yeux de Naville tenter de justifier l'ignorance de certains des chercheurs, et consacrer leur enfermement dans des spécialisations arbitraires. Comment peut-on prendre les départements administratifs des universités pour des théories scientifiques ?

6 • À tout le moins, il me semble que mon témoignage peut être de quelque poids auprès des historiens sur un point d'importance. On a souvent décrit Naville, dans cette période de sa vie, replié sur son laboratoire et y cherchant consolation, après de grandes fièvres et autant de déceptions. Rien de surprenant à cela, suggère-t-on. Après tout, l'aventure du surréalisme ne s'est-elle pas achevée assez mesquinement, par la fondation d'une école littéraire ? L'opposition de gauche ne s'est-elle pas révélée incapable de modifier le cours des événements en Russie ? Quant à la gauche française d'après-guerre, bien loin de chercher à conduire la décolonisation vers un monde plus uni où le communisme se serait dissous, elle a agi, honteusement, à l'inverse.

Cependant, il me semble que les choses ne peuvent être décrites ainsi. D'abord parce que ces engagements gardaient pour Naville leur signification essentielle après les faillites qui ont conclu certains de leurs avatars. Il arrive que les inspirations originelles, précisément parce qu'elles se développent au-delà de

ce que l'on imaginait, soient méconnues sous leur nouvelle forme. Jusqu'à la fin de sa vie, Naville s'est déclaré surréaliste. Et il a reconnu la leçon de Trotski, comme il a célébré la victoire cachée du behaviorisme en psychologie.
Il évoquait facilement les années où il accompagnait le « Vieux » (Trotski), et il les racontait d'une manière qui laissait croire que les moments où, de Prinkipo à Barbizon et au Danemark, on se protégeait, les armes à la main, des sicaires staliniens, étaient plus émouvants à vivre et plus captivants que ceux où l'on manipule des statistiques ou bien l'on observe des ateliers industriels. Sans doute Naville a-t-il pu croire, à certaines périodes de son existence, qu'il participait à de grandes actions qui influenceraient le destin des nations. Mais je ne l'ai jamais entendu exprimer en la matière ni regret, ni désillusion. En éprouvait-il pourtant ? Les cachait-il en vertu de ce stoïcisme naturel d'homme bien élevé, qui fut toujours sa règle ? Ou à cause de la fierté d'un militant qui répugne à concéder leur victoire à ses adversaires ? Mais quelle victoire, et quels adversaires ? À tous ceux qui l'ont vu inventorier les sociétés industrielles, en localiser la dynamique, au cours de recherches menées avec tant d'énergie, d'intérêt et même d'enthousiasme, il est difficile de s'en tenir à ces interprétations.
La réflexion scientifique explicite les formes et les processus qui se révèlent au cours des initiatives politiques, et les met en place dans les étagements du social. À mieux y regarder, on se persuadera ainsi que les bouleversements politiques ne sont en fait possibles et nécessaires, que parce qu'il faut bien que les collectifs humains essaient de suivre, d'embrasser et de dominer les révolutions du travail, lesquelles sont toujours en cours. Le communisme est à coup sûr sorti de l'histoire, en tant qu'il fut une tentative de fonder et d'industrialiser la nation russe ; sa fin réduit à l'insignifiance les luttes entre les prétendus trotskistes et les supposés staliniens qui, dans le parti bolchevique, contribuèrent à lui donner sa figure définitive. Mais les poussées et les déséquilibres mondiaux qui ont animé ces scénarios successifs n'ont pas disparu pour autant. Sans doute seront-ce seulement l'analyse et la critique rigoureuses de l'expérience soviétique qui déterminera ce qui y était vraiment en cause, identifiera ce qui a triomphé d'elle, et nous ramènera par ce biais à l'étude de notre présent, qui pour l'heure parait tout rempli encore de son immense chute.
Que signifie, en effet, cette disparition du communisme, où tant d'auteurs nous invitent à voir la clef de notre époque ? Démontre-t-elle l'irréductibilité des nationalismes, qui auraient eu raison de l'empire stalinien ? Ou bien, l'impasse du nationalisme économique, incarné par le plan ? Doit-on reconnaître la rationalité souveraine du marché, où toutes les rencontres sont des échanges momentanés, ou bien la puissance des relations de travail, qui déjouent toutes les codifications qu'on leur impose et débordent toutes les régulations ? La fin du régime communiste est-elle imputable à l'incapacité où il s'est trouvé d'industrialiser la Russie, ou bien au succès relatif de cette entreprise ? On ne saurait sans paradoxe interpréter le monde d'aujourd'hui à partir des péripéties de l'expérience soviétique tout en se dispensant d'analyser cette expérience.

7 • Il faut attendre encore le récit que l'on fera de notre époque, lorsqu'on refusera de la lire à partir des espoirs et des inquiétudes suscités par l'Union soviétique, et des leçons confuses que l'on prétend tirer de sa disparition. On ne se libérera de cette référence fallacieuse, que lorsque l'on saura distinguer dans le phénomène stalinien les différentes tendances qui s'y sont conjuguées, et qu'on apprendra à les suivre une par une dans leur temporalité particulière. Dans l'une de ces histoires, l'expérience soviétique sera une construction étatique, dans une autre, une étape du développement capitaliste, et dans une autre encore, l'expression d'une force de transformation qui ne peut plus être contenue dans les frontières de la Russie. Pour distinguer ces différents niveaux, on devra faire appel aux rares témoins qui ont su observer le régime en train de s'édifier, à partir de poussées collectives confuses, de s'ordonner autour de ses fractures, et de se défaire peut-être par l'effet de ses succès autant que de ses défaites. Les publications de Pierre Naville, ses prises de position, ses activités et ses analyses tout au long de la période seront alors un matériel des plus précieux.
Quelle étrange histoire du siècle fera-t-on à cette occasion ! On devra, à la suite de Naville, après la Première Guerre mondiale, traverser des arrière-boutiques, des cafés de province, des salles de réunion obscures, des caches dans les banlieues, tandis qu'en pleine lumière, dans les palais des capitales, se déroulent des événements éclatants, des conférences où l'on partage la planète entre les vainqueurs, et l'on décrète la paix éternelle entre les puissants, c'est-à-dire l'éternité de leur pouvoir. Mais où donc, en ces temps, s'élaborait vraiment l'avenir ?
Au début de son existence, on trouvera Naville entouré d'hommes célèbres, André Gide par exemple, et d'autres, moins visibles, bien que sans doute plus influents, comme son propre père, banquier international. Bientôt, il se mêle à ce petit groupe de forcenés et de traîtres, les surréalistes, que l'on aperçoit comploter dans un coin du tableau contre la victoire de la France, son empire colonial, et ses gloires littéraires les mieux établies. C'est la première après-guerre, et au centre, un groupe brillant d'hommes politiques, de militaires et d'écrivains, le meilleur de la civilisation sans doute, se félicitent les uns les autres que la civilisation ait enfin triomphé. À l'Est de l'Europe, cependant, grandit un pouvoir nouveau, qui se déclare ennemi résolu de cet ordre retrouvé. Pierre Naville s'y rallie bientôt, et il entre au Parti communiste, ainsi qu'une poignée de militants montrés du doigt par les bons citoyens et fichés par la

police, qui trouvent le moyen de s'opposer les uns aux autres, et le voilà dans la minorité de ce minuscule rassemblement. À retracer ces oppositions obstinées, ces publications méconnues, ces scissions dans des partis presque invisibles, on pourrait se croire égaré dans les lisières du siècle, alors que dans l'espace public apparaissent et disparaissent spectaculairement les systèmes étatiques et leurs potentats célébrés ou exécrés. Mais n'était-on pas, dans ces marges, plus attentivement à l'écoute des forces énormes qui tour à tour produisaient et supprimaient ces scènes, animaient les classes dans l'ensemble du monde, et entrechoquaient les nations ? Dans ces arrière-salles de cabaret et ces locaux syndicaux étroits, on annonçait la Seconde Guerre mondiale, prévision encore inconcevable et même scandaleuse. On déclarait intrépidement que l'Union soviétique était condamnée à disparaître. On rappelait que les marchés et les capitaux devenaient internationaux exactement comme les conflits, et l'on en concluait à l'hypothèse inouïe d'un pouvoir planétaire.

Ces militants de naguère ont-ils dû payer leur lucidité de leur impuissance politique ? Serait-ce une loi générale que, de plus en plus, l'histoire que nous analysons est autre que celle où nous pouvons agir ? Cette conclusion, si elle devait être la nôtre au terme de ces deux journées, confirmerait encore l'un des principes les plus constants de Naville, qui s'obligeait par méthode au pessimisme. Il y a aujourd'hui, en effet, quelques raisons de penser que le cours des choses planétaires échappe tant aux peuples qu'aux organes et aux acteurs politiques quels qu'ils soient.

Pierre Rolle

La réception du *Nouveau Leviathan*

Tels que nous pouvons les lire aujourd'hui, les sept tomes de cet immense ouvrage, *Le Nouveau Léviathan,* sont à la fois l'accomplissement d'un projet de longue portée de Naville, conçu dès l'après-guerre, et une œuvre de circonstance. L'objet en est d'examiner les organisations collectives nouvelles qui se mettaient alors en place, dont les États communistes offraient une version extrême, sans s'en remettre à aucune tradition, quand bien même elle se prétendrait trotskiste. Il convient de rappeler que Trotski avait lui-même prescrit une épreuve de vérification à ses analyses : si l'Union soviétique devait survivre à la guerre qui s'annonçait, alors il faudrait compléter, ou réviser, les interprétations qui avaient cours dans ce qui s'appelait « l'opposition de gauche ». Or, le système stalinien continue après la défaite du nazisme, mais désormais comme réalité impensée. On ne peut plus se dérober à cet événement énorme : il ne suffit plus, pour déchiffrer les formes et le mouvement de la société nouvelle qui s'est constituée en Russie, de la rapporter à ses origines révolutionnaires.

Ce constat ne vaut pas explication, évidemment. Admettre ce fait de grande portée conduit à abandonner les interprétations courantes du stalinisme par les contingences de l'histoire et les tactiques de ses acteurs, mais oblige à concevoir de nouvelles méthodes. Il ne suffira pas de déclarer que le régime soviétique est passé d'un stade « critique » à un stade « organique », selon le schéma saint-simonien ; ou encore, de constater que ce régime dément l'application qu'on prétend lui faire tant des théories politiques et économiques orthodoxes que des prévisions tirées de Marx. Par ce moyen, on aboutira forcément à décrire une nature sociale énigmatique, une mutation collective où les uns verront l'irruption d'un modèle d'avenir dans notre présent, et les autres l'intemporalité d'un accident monstrueux. A-t-on compris quelque chose, lorsqu'on a nommé la Russie un capitalisme bureaucratique (selon *Socialisme ou Barbarie*), une stratocratie (pour Castoriadis), un hybride de Parti et d'État (pour Morin), ou un socialisme dégénéré, ou un totalitarisme ? Il faut, selon Naville, suivre une tout autre démarche, et soumettre l'Union soviétique à une analyse spécifique, qui tout à la fois la réintègre dans l'histoire du monde et découvre la structure qui dirige son histoire propre.